L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 22 JUILLET 1895 Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 22 JUILLET 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

FEUILLETON.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN.

PAR PIERRE SALES.

DEUXIÈME PARTIE.

[Suite.]

—Ne me défie pas, imprudente! Les supérieures de tous les couvents ne ressemblent pas à sœur Marie-des-Anges! Si tu ne renonce pas à une telle folie, je briserai ta volonté.

—Ma volonté ne dépend plus que de moi-même, ma mère. Je suis majeure!

—C'est outrager sa mère que de lui parler ainsi!

Jacqueline, qui avait prononcé ces dernières phrases avec une grande exaltation, se calma. Et, très triste :

—Dieu m'est témoin, dit-elle, fixant un regard suppliant sur sa mère, que je ne demanderais qu'à vous entourer tous les deux de ma vénération. J'ai même rêvé un moment de vous sacrifier cet amour qui est mon unique espérance de bonheur désormais.... Et vous n'avez pour moi que des paroles insultantes, cruelles! Je m'imaginais naïvement que mon retour dans cette maison allait être une joie infinie, et je vois bien que ma présence vous est odieuse: vous vous étiez si facilement accoutumés à vous passer de moi!.... Rendez-moi donc simplement ma liberté, ma mère, donnez-moi à celui qui a vaincu en moi tout préjugé, tout orgueil.... Il est digne de vous, je vous le le jure!

Elle joignit ses mains, et elle allait se mettre à genoux.

La marquise l'arrêta d'un geste brusque:

—Ce n'est pas la peine. Tu t'humilierais inutilement.

Et, martelant bien tous ses mots :

—Tu as passé ta vie à proclamer ton admiration pour les époques passées, ton mépris pour le présent. C'est donc bien mon droit d'agir à ton égard comme une mère d'autrefois, et ton devoir de m'obéir sans te réclamer de lois modernes qui ne sauraient avoir de valeur pour nous.—Tu ne t'appartiens plus en ce moment, tu es dans un état d'esprit où tu ne peux commettre que folies sur folies. C'est assez de celle d'hier. Je te donne huit jours de réflexion pour rentrer dans le droit chemin. Jusque-là, dispense-toi de paraître à table. Les émotions par lesquelles tu viens de passer sont une explication suffisante: tu es souffrante, tu es brisée.... Passé ce délai, si tu ne t'es pas rendue maîtresse, je ne dirai pas de ton cœur, qui n'est certainement pas en cause, mais du désordre de ton imagination, je t'enverrai dans un couvent, non pour que tu y restes à jamais, mais pour que la retraite, l'isolement, te rendent le calme qui t'a abandonnée.

C'est tout ce que vous avez à me dire, ma mère?

—C'est tout.

Et la marquise se retira sans l'avoir embrassée.

Elle rejoignit son mari qui était demeuré, tout affalé sur son fauteuil. Sa majesté boursouflée s'était évanouie, comme un ballon de baudruche au premier coup d'épingle.

—Eh bien? interrogea-t-il anxieusement.

—Eh bien, c'est fait Jacqueline connaît maintenant ma volonté. C'est à peine si elle a protesté. Du reste, il faudra bien qu'elle se soumette.... Ou je la briserais!

Elle semble éprouver une jouissance en prononçant ces mots [illegible] savoureuse vengeance elle [illegible] de toutes les angoisses que [illegible] lui avait infligées deux années auparavant!

—Et à présent que tout est réglé, ne nous laissons plus abattre, morbleu!

Ce "morbleu!", dans la bouche de sa femme, fit sursauter, le marquis.

Elle continuait, vraiment, énergique:

—Vous, ne craignez pas de vous montrer à la Chambre, à votre club! Et qu'on comprenne à votre regard, que vous n'êtes pas d'humeur à supporter la plaisanterie! Moi, on me verra partout où j'ai coutume d'aller; et, si je n'ai pas d'épée pour imposer silence aux railleurs, j'ai une langue capable de riposter victorieusement à toutes les méchancetés. En cette époque, comme en toutes, il suffit d'oser pour toujours se maintenir au premier rang. Osons! n'est-ce pas votre devise? N'est-ce pas votre nom?

Le marquis obéit à sa femme, mais sans courage.

Il était dans un de ces moments de panique morale où la vue de tout homme vous est odieuse. La fortune et le bonheur lui étaient indispensables pour jouer sa comédie; le moindre coup de l'adversité le trouvait sans défense.

A la Chambre, à son club, il ne se montra ni arrogant, ni même susceptible; toute son énergie consista à demeurer impeccable de tenue, à ne pas avoir l'air de comprendre les regards ironiques qu'on lui lançait, à arrêter toute conversation qui pourrait aboutir à ce qu'on lui parlât de sa fille.

Et vers sept heures il revenait chez lui à pied, le cœur tout veule, mais toujours la taille droite, la tête haute, raidissant ses jambes, que des faiblesses menaçaient à chaque instant.

Il monta doucettement au premier étage de l'hôtel, ayant une grande envie d'embrasser sa Jacquelinette.

C'est pour cela qu'il était rentré à pied; sa femme, n'entendant pas le bruit de son coupé, ignorerait sa présence; il aurait quelques instants de joie paternelle....

Malgré la légèreté de sa vie, il sentait bien que c'était ce qui lui restait de meilleur en ce monde.

Mais, au haut de l'escalier, il trouva la marquise affolée.

—Jacqueline!.... Jacqueline, mon ami?

—Eh bien?

—Elle n'est pas avec vous?

—Je suis sorti depuis deux heures.

—Ah! mon Dieu!

—Qu'y a-t-il?

La marquise essaya de se calmer.

—Rien.... rien, sans doute! fit-elle, quoique cette sortie prolongée, dans un pareil moment, soit étrange....

—Ah!.... Jacqueline est sortie?.... Depuis.... depuis longtemps?

Un grand froid envahissait le marquis, le pressentiment d'un malheur plus abominable encore.

La marquise répondit, la voix entrecoupée:

—Elle était chez elle.... quand je suis sortie moi-même, vers trois heures.... Je l'ai entendue marcher de long en large, comme une personne agitée; j'ai pensé qu'il valait mieux la laisser seule et ne suis donc pas entrée pour lui dire adieu.... Une demi-heure plus tard, la femme de chambre a voulu lui demander si elle n'avait besoin de rien.... *Jacqueline n'était plus là.*

—Mais elle aura dit.... à quelqu'un?....

—Rien, à aucun des domestiques.

—Au concierge alors....

—Je viens de l'envoyer chercher.... Le voici....

Le bonhomme apparaissait à une porte dérobée qui communiquait avec l'escalier de service.

—Mademoiselle? prononça le marquis, la gorge étranglée. Mademoiselle?

—Il pouvait bien être trois heures vingt quand elle est sortie, monsieur le marquis.

—Et elle ne vous a pas adressé la parole?

—Si, si: "Bonjour, père Constant!" qu'elle m'a dit, mais sans son joli sourire d'autrefois. Et même elle était toute pâle. C'est pas étonnant, n'est-ce pas?... Avec toutes ces histoires....

—Et puis?

—Et puis, c'est tout, monsieur le marquis. J'ai pensé qu'elle s'en allait prier à Saint-Philippe-du-Roule.

—Une prière qui dure quatre ou cinq heures! fit sèchement la marquise, en qui la colère commençait de remplacer l'émotion.

—Faut croire qu'elle en aura pris l'habitude là-bas, madame la marquise.

En ce moment, la concierge se montra et appela son homme:

—Tiens, une dépêche qu'on apporte pour M. et Mme la marquise.

C'était un de ces petits bleus qui ne peuvent servir que dans l'enceinte parisienne.

Les deux époux se regardèrent un instant, certains, avant même d'avoir vu l'adresse, qu'il avait été envoyé par Jacqueline.

La marquise le prit et murmura, toute chancelante:

—C'est bien de son écriture.

Ils eurent encore la force de se tenir, à cause de leurs gens, et passèrent, à peu près fermes, dans le petit salon qui séparait leurs chambres.

Et ils lurent alors, aussi glacés, aussi anéantis l'un que l'autre, ces lignes vigoureusement tracées:

"Mon père,

"Ma mère,

"Je ne veux pas vous imposer plus longtemps la présence d'une enfant qui serait un perpétuel sujet de querelles et de douleurs pour vous. Conséquente avec moi-même, je vais où m'appellent mon bonheur, mon devoir et mon amour.

"Je vous prie de croire à tout mon respect.

"JACQUES D'AUSERAIE."

—Une d'Auseraie! s'écria la marquise, grinçant des dents, une d'Auseraie se conduire ainsi!

Son mari, fléchissant sur ses jambes, dit très tristement, dans le sentiment de son impuissance, de sa faiblesse, non seulement vis-à-vis de cette nouvelle catastrophe, mais vis-à-vis de tout:

—Oui, une d'Auseraie! Elle ose, elle! Elle ose bien ce qu'elle veut!

Jacqueline, en ce moment, le corps tout en feu, malgré l'humidité glaciale dans laquelle elle marchait depuis cinq ou six heures, arpentait les larges trottoirs du boulevard Latour-Maubourg, car une hésitation lui venait à la minute suprême.

Et elle aussi, murmurait:

—Une d'Auseraie!.... Faire ce que je fais!

Elle était pourtant si résolue quand elle avait quitté la maison paternelle!

N'était-elle pas résolue depuis l'instant où, sous le froid des ciseaux, elle s'était écriée instinctivement, dans la petite église de Montmartre:

—Je ne peux pas!.... Je ne... peux pas!

N'était-ce pas la conséquence logique, loyale, impitoyable de sa conduite?

Et une fille de sa race, de son caractère, pouvait-elle se soumettre à ces arrangements, ces combinaisons qui concilient tout, qui satisfont tout le monde, mais, au fond, ne sont que des actes de lâcheté?

Où elle devait demeurer dans son couvent, se sacrifiant tout entière, ou elle devait aller à son ami, puisque l'amour avait été le plus fort!

Et elle n'avait pas tremblé une seconde en écrivant son télégramme.

Mais elle tremblait à la porte de Jean Raucourt.

Était-ce de pudeur?....

Non. Elle savait bien que son bien-aimé la respecterait et que cet éclat rendrait simplement leur union indispensable.

Ce qui la bouleversait, ce qui lui causait une véritable fièvre, c'était l'instinctive révolte de son sang d'aristocrate, cette croyance presque religieuse à la supériorité de sa race et que rien n'avait entamée, ni les désordres de sa famille, ni l'humilité pratiquée en religion, ni la sincère admiration que lui inspirait Jean Raucourt.

Et elle était tentée de s'écrier encore:

—Je ne.... peux pas!.... Je ne peux pas!....

Son orgueil bouillonnait dans une dernière convulsion.

—N'aurais-je pas dû mourir tout simplement! murmura-t-elle tout à coup.

Mais l'emprunte que la religion avait laissée en elle était trop grande pour qu'elle s'arrêtât sérieusement à la pensée du suicide. Et d'ailleurs, le suicide, était-ce une solution digne d'elle?.... Encore une lâcheté!

L'unique solution, c'est que le miracle qu'elle eût jugé impossible autrefois devait s'accomplir jusqu'au bout, que l'amour, vainqueur de la religion, devait vaincre aussi ce vain orgueil de race, de naissance, le plus fort de tous cependant!

Plusieurs fois déjà elle était passée devant la porte de Jean Raucourt. Et, chaque fois, elle vérifiait le numéro de l'immeuble sur la carte que l'ingénieur avait fait passer le matin à son père,—la seule chose qu'elle eût emportée de l'hôtel d'Auseraie.

Elle n'avait pas un bijou, pas même d'argent. Et, pour s'enfuir, elle avait choisi, parmi ses anciennes robes demeurées là, la plus simple, la plus unie, la plus usée, et un manteau de voyage presque fripé. Elle ne voulait rien avoir de cette famille qui ne voulait plus d'elle.

Elle était tellement déjà tout à son bien-aimé qu'elle éprouvait une joie intense rien que de voir son écriture indiquant, sur une carte, sa nouvelle adresse, une écriture haute, hardie, avec une barre énergique, ambitieuse sur le *t*, un de ces traits auxquels les graphologues distinguent les forts de ce monde.

Ce déménagement ne la surprenait pas.

Jean avait dû juger indispensable de se rapprocher de son usine et aussi de se créer une installation mieux appropiée à ses travaux, à ses recherches.

Et, personnellement, elle en était heureuse: on ne la reverait pas dans ce quartier de Montmartre où son visage était connu de tant de gens, où son histoire devait susciter tant de commentaires....

Soudain, un homme passa devant elle, la tête basse, la respiration précipitée, avec ce petit hoquet des gens qui ont pleuré, marcha à la maison, sonna et disparut derrière la porte.

C'était lui!

C'était Jean Raucourt, si absorbé par ses pensées qu'il l'avait presque heurtée et ne l'avait pas vue.

Elle alla se placer sur le trottoir en face et, au bout d'un moment vit une fenêtre s'éclairer au cinquième étage; puis cette fenêtre s'ouvrit, et Jean vint, une ou deux minutes s'accouder à son balcon.

Quand il fut rentré dans son logement, Jacqueline, comme saisie par des mains invisibles, se sentit emportée vers la maison. Toute volonté, tout libre arbitre étaient anéantis en elle. L'amour était son maître.

Elle sonna, pénétra sous la voûte. Et un vulgaire incident l'emplit de terreur.

La concierge était sur le seuil de sa loge.

Allait-elle lui demander quelque indication?

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux; et, sentant que sa voix s'étranglerait dans sa gorge, elle passa son chemin et arriva très vite au premier étage.

Mais ensuite, elle ne monta que lourdement, marche à marche. Chaque pas la menait à sa destinée?.... Que serait cette destinée? Les reproches presque justes de sa mère bourdonnaient à ses oreilles. Et puis, son orgueil avait un soubresaut, le dernier....

Combien de temps demeura-t-elle dans cet escalier?.... Personne n'y passait, heureusement.

Et, tout à coup, elle se trouva au cinquième étage, et le nom de Jean Raucourt cloué sur une porte l'attira, comme un miroir attire l'alouette.

Elle frappa sans hésiter.

Et, presque aussitôt, Jean apparut, la plume à la main; car il était justement en train de lui écrire.

—Vous!.... vous, mademoiselle!

—Moi!.... moi qui viens hardiment, et bien humblement aussi, me mettre sous votre sauvegarde!

Il se jeta à ses genoux, lui prit les mains, et les couvrant de baisers et de larmes, il balbutiait:

—Que vous êtes bonne!.... Que vous êtes bonne!

Elle se pencha, mit un très chaste baiser dans ses cheveux et dit, très simplement:

—J'espère, monsieur, que Mlle Jacqueline d'Auseraie n'aura jamais à se repentir de vous avoir confié son honneur.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I

L'APOGÉE DU COMTE VALADIN.

Il y avait bien trois heures que les invités de la comtesse Valadin, accablés de chaleur, privés d'air, entassés, serrés, presque ligotés, dans la luxueuse enfilade de ces salons de la rue de Monceau que connaissent tous les Parisiens qui ont la prétention d'être Tout-Paris, ne cessaient d'applaudir un des plus jolis concerts qui eussent été donnés de la saison. Et on aboutissait à la surprise, au clou, à l'exécution de presque tout un acte de *Tristan et Iseult* par le célèbre ténor qui se considère comme le dépositaire de la pensée de Wagner et par la chanteuse que ses épaules ont rendue aussi célèbre que sa voix. Et, sauf quelques jeunes filles qui avaient de frémissements aux jambes, personne ne se plaignait de la longueur du programme.

Sosthène Letourneux, neveu de la maîtresse de la maison et secrétaire très intime du comte, quitta, en ce moment, les coulisses, organisées par lui comme tout le reste; et il ouvrait la porte d'une petite pièce ronde, très fraîche, demi-obscure, fermée jusqu'alors à la cohue des invités, lorsque la main, tout spécialement soignée, du prince de Zéran tomba sur son épaule.

—Où va-t-on par là?

—Respirer un peu, mon prince, et fumer une cigarette. Si vous en avez assez du concert?....

—Ma foi oui, quoiqu'il ait été composé avec un goût infini.

Sosthène s'inclina, rieur, puis dit:

—Mais, Wagner et vous..... hein?

Le prince faillit écraser son monocle entre sa pommette et son arcade sourcilière, tellement sa grimace fut violente. Et il avoua:

—Mon cher, quand il est de bon ton de l'entendre, à l'Opéra, dans un bon fauteuil ou au fond d'une belle loge, les yeux posés sur d'opulents décolletages, je l'avale aussi courageusement que les autres.... malgré la manie qu'a eue cet animal-là de supprimer les ballets de toutes ses œuvres; mais ici, entre deux portes, où ne règne pas le moindre courant d'air, par au moins quarante-huit degrés centigrade!.... J'accepterai donc avec joie votre cigarette et une coupe de champagne.

Ils étaient entrés dans la pièce à peine éclairée. Sosthène n'eut qu'à tourner le commutateur électrique pour qu'une lumière éblouissante tombât sur eux.

—Pas trop, pas trop! fit le prince. Je commence à regretter le temps des bougies.

Sosthène ferma le commutateur et ils se retrouvèrent dans le clair-obscur que répandaient deux lampes, l'une à abat-jour vert, l'autre à abat-jour mauve.

—C'est bien le fumoir, n'est-ce pas?....

—Oui, mon prince; mais ce soir on a installé la tabagie dans un salon éloigné. Ceci est le petit coin réservé à la famille.... aux intimes.

—Vous êtes bien aimable de me compter parmi eux.

—C'est moi qui dois vous remercier, prince, de m'avoir si souvent aidé de vos conseils dans ce Faubourg où mon honorable mais très modeste naissance ne me donnait aucun droit de pénétrer.

—Farceur! prononça tout doucement le prince en haussant les épaules. Est-ce que ça existe encore, la naissance?

Il alla se pencher un instant à la fenêtre d'où son regard pouvait enfiler la rue de Monceau dans les deux sens.

—Il faudrait, dit-il, un membre du Bureau de statistique pour compter les équipages.

Puis, s'enfonçant dans un de ces bons fauteuils bas où l'on dormirait presque, il déclara avec une solennité comique:

—Tout Paris est ce soir chez le comte Valadin.... Le comte Valadin!.... Le comte Va....

Un domestique, sonné par Sosthène, apportait du champagne.

Le prince se tut, puis but deux coupes; car, affirma-t-il, cela lui avait séché le gosier d'entendre tant chanter.

Et, dès qu'ils furent seuls de nouveau, il reprit sa moquerie:

—Il n'y a qu'une chose qui me gênerait, mon cher, si j'étais votre oncle, c'est ce diable de nom de Valadin, qui n'a rien d'aristocratique. Notre Saint-Père le Pape devrait bien, lorsqu'il accorde un titre, modifier un peu les noms; et c'était si facile, ici! Rien qu'une lettre! Un P au lieu d'un V! Le comte Paladin! Cela vous a des airs de croisade! Le comte Paladin..... Palatin! Cela fait presque penser aux princes palatins de Bavière.... Et je parie qu'avec un peu de bonne volonté, un faiseur de généalogies trouverait quelque corrélation entre votre oncle et l'ancienne famille des....

Il s'arrêta; puis:

—Peu importe la famille! on en dénicherait bien une!

Sosthène, qui partageait toute la bonne humeur du prince et ne se gênait pas pour railler en secret le titre papal de son oncle, dit:

—Et l'état civil français, qu'en faites vous dans tout cela?

—L'état civil!.... Est-ce que votre oncle trois cent fois millionnaire, puissant industriel, ancien conservateur rallié au gouvernement de la République, n'obtiendrait pas toutes les rectifications d'état civil qu'il pourrait désirer?.... Mais cessons de plaisanter, mon petit.—Positivement, votre concert était exquis; et vous devez savoir ce qu'il vous a coûté....

—Ce qu'il a coûté à mon oncle?.... Pas mal, en effet; mais comptez-vous pour rien, ce plaisir de réunir, chez soi, d'illustres membres du faubourg Saint Germain comme les d'Auseraie, et des ministres de la République? Ça vaut bien un léger chèque....

—Qu'on regagnera demain, à la Bourse, en vendant ses actions de mines d'or, hein?

Le prince avait prononcé ces mots avec une légère anxiété. Il se renseignait.

—Non, dit Sosthène, qui avait compris tout de suite; ne vendez pas encore. Ça ira à trois cents francs.

C'était ainsi qu'il récompensait les services assez réels que lui avait rendus le prince de Zéran depuis quelques années. Et Zéran avait la politesse de lui en être reconnaissant.

C'était son argent de poche que ces petites spéculations, calquées sur celles du comte ou de Sosthène.

—Vous êtes un gentil garçon, vous! s'écria-t-il en allumant une cigarette.

—Oh! prince!

—Si, si, j'y tiens: un très gentil garçon. Et puis, vous m'amusez, et j'ai le plaisir de vous avoir deviné lorsque votre oncle,—il y a bien cinq ou six ans de cela,—vous a présenté à moi: "Ce garçon-là, lui déclarai-je alors, il arrivera à tout ce qu'il voudra!"

—Protégé par vous, mon prince....

—Bah! c'est à peine si je vous ai fait inviter dans une centaine de maisons, où l'on affectait de dédaigner la puissance qu'a le neveu et secrétaire intime du comte Valadin! Et, d'ailleurs, ça m'amuse, je vous l'ai répété cent fois, votre conquête du monde.... Votre oncle a mis plus longtemps que cela: il y a huit ans, ce n'a été absolument que par égard pour d'Auseraie et Fonteroche qu'on l'a admis du Club des Marmousets, tandis que vous en serez quand vous voudrez, vous.... Dites-moi, est-il exact que son grand-père n'était guère plus qu'un porion dans les mines de Monzain?.... Entre nous, vous savez que vous pouvez parler en toute confiance.

—Surtout, mon prince, lorsqu'il s'agit de rectifier une légende un peu ridicule; mais c'est une histoire un peu longuette.

Sosthène regardait sa montre.

—Ils en ont encore pour vingt-cinq minutes avant de terminer leur *Tristan et Iseult*, dit le prince. Je vous écoute.

—Vous connaissez l'histoire des d'Auseraie? Je veux dire du fameux aïeul.....

—Parbleu! Ce pauvre marquis, du temps qu'il venait au club, le servait à tout nouveau membre: le grand aïeul, le grand marquis d'Auseraie, exilé par le Régent, dans ses domaines du Nord, s'y ennuyant, faisant de la science, de l'histoire naturelle, de la botanique, de la géologie et, en cherchant des cailloux dans la terre, découvrant la première mine de charbon et s'y ruinant pour la mettre en exploitation.... Si je n'ai pas entendu l'histoire trois cent cinquante fois!.... Et la vieille marquise d'Auseraie laissant pour tout héritage à ses enfants des blocs de charbon, et ces enfants reconstituant peu à peu la fortune.... *et cætera*.... *et cætera*.... C'est cinq cents fois que je l'ai entendue, mon ami. Mais la famille de votre oncle, à quel moment commence-t-elle?

—A la même époque, mon prince. Le premier des Valadin connu dans l'histoire, ainsi que disent les généalogistes, n'était pas porion, mais simplement jardinier au service du grand marquis d'Auseraie. Et, lorsque la gêne s'abattit sur la famille de ses maîtres, il devint l'intendant, le maître Jacques chargé de tondre un œuf, de faire vivre tout le château. Il paraît qu'il s'en acquitta avec beaucoup de dévouement....

—Exemple que le Valadin d'aujourd'hui n'a guère suivi avec le d'Auseraie de notre époque!

—N'anticipons pas, mon prince, et vous allez voir comme tout ce qui arrive aujourd'hui est la conséquence logique, fatale de ce qui a commencé sous Louis XV. J'ai eu, dernièrement, la curiosité d'approfondir toutes ces choses; cela m'était facile: j'avais à Monzain les archives des deux familles à ma disposition. Eh bien, l'histoire de ces deux races qui, depuis près de deux siècles, vivent conjointement, c'est l'histoire de la France.... ou plutôt l'histoire de la société en France, de l'évolution qui a fait passer le pouvoir et la richesse d'une classe à l'autre. Je les prends donc au moment où, les d'Auseraie ayant mangé leurs capitaux, l'homme important de la maison est ce jardinier qui apporte, réellement, matériellement, de quoi vivre à ses maîtres....

—Poulets, salade, pommes de terre, poireaux! fit le prince essuyant son monocle. Continuez! Cette façon de comprendre la philosophie de l'histoire me ravit.

—Il n'apportait peut-être pas les poireaux sur la table seigneuriale de ce magnifique château de Monzain, mais il les vendait au marché de Valenciennes: j'ai vu de ses comptes, avec ses ventes, ses achats....

—Comptes fidèles, hein?

—A un liard près, mon prince.

—O bienheureuse époque qui ne connaissait pas le sou du franc!

—Ni les petits coups de Bourse! riposta finement Sosthène.—Le marquis, le grand marquis d'Auseraie mourut ruiné, au moment où Louis XV atteignait sa majorité, riche comme lui, et en qui, avec l'orgueil implacable des enfants, il ne voulait voir qu'un dernier rejeton des intendants de sa famille. La blessure d'amour-propre dont a souffert mon oncle remonte donc à sa toute enfance....

—Je les ai pourtant toujours connus s'entendant à merveille. Valadin aidant d'Auseraie de sa puissance financière, d'Auseraie le poussant dans le monde parisien, le faisant créer comte par le pape....

—Mais depuis cinq ou six ans, prince!

—Dame, mon ami, ce n'est pas tout à fait de la faute de votre oncle si l'aventure de Mlle Jacqueline d'Auseraie a rendu son père impossible! Déjà l'attentat plus ou moins politique que vous savez avait légèrement dépoétisé le marquis; et, par là-dessus, voilà sa fille dont on annonce avec fracas l'entrée en religion et qui, au milieu même de la cérémonie de ses vœux, s'écrie mélodramatiquement—j'y étais—"qu'elle ne.... peut pas, qu'elle ne.....peut pas!....." jette le voile aux orties et puis retourne chez elle, *pour en disparaître le lendemain sans qu'on ait jamais appris ce qu'elle était devenue!....* Vous m'avouerez, mon cher, qu'après un coup semblable dans lequel votre oncle n'était pour rien, d'Auseraie n'avait plus qu'à s'effacer. Il occupait une position trop en vue pour accepter d'être diminué en quoi que ce soit. D'autre part, son insuccès aux élections était certain; sa conscription était passée aux idées républicaines, son temps était fini. Il a préféré ne pas se représenter, et je l'approuve pleinement. Je vous dis là, très franchement, ma façon de penser, puisque vous avez quelque confiance dans ma.... jugeotte....

Le prince alluma une nouvelle cigarette.

—Quant à votre oncle, son passé ne l'attachait pas outre mesure aux opinions qu'il avait professées jusqu'alors. Il était bien un de ces centre-gauchers qui évoluent entre toutes formes de gouvernement sans que leur conscience en soit choquée: royalistes de droit divin sous la Restauration, constitutionnels sous la Monarchie de Juillet, bonapartistes sous Napoléon III, républicains maintenant que, très clairement, le pays ne veut pas d'autre chose que la République! Il était bien dans le mouvement, puisque la circonscription de Monzain l'a élu à une énorme majorité; et d'Auseraie ne lui en a pas gardé rancune, puisqu'il est ici, ce soir, et que.... c'est aussi ce soir, je crois que Mlle Isabelle d'Auseraie fait sa première apparition officielle dans le monde.

Au nom d'Isabelle d'Auseraie, Sosthène Letourneux avait presque imperceptiblement tressailli.

Le prince, enveloppé de fumée, poursuivait son raisonnement sans observer son compagnon.

—Je crois donc, mon cher, que, dans votre désir d'approfondir les choses, de psychologuer, ainsi que disent les romanciers à prétentions scientifiques, vous exagérez de petits froissements, inévitables dans la vie et sur lesquels les gens du monde passent leur existence à passer l'éponge, parce que, sans cela, on s'égorgerait comme des sauvages.

Sosthène, se mordant les lèvres, étouffa un petit sourire ironique que lui causait la bienveillante philosophie du prince; et il jugea inutile d'insister sur cette rivalité dont mieux que personne il connaissait toutes les causes, toutes les phases.

S'il avait ébauché ces confidences, du reste, c'était uniquement pour amener le prince, sans que celui-ci se doutât de l'intérêt qu'il allait y prendre, à lui parler avec le même abandon des d'Auseraie.

—Mettons, dit-il, que je me sois trompé, qu'il n'y ait eu qu'une série de faits inévitables, sans que la rivalité de ces messieurs y ait été pour rien....

Votre oncle vous a-t-il jamais dit?....

—Rien, mon prince, rien qui justifiât mon assertion de tout à l'heure; et, en toute occasion, je l'ai entendu protester de son amitié pour les d'Auseraie. Je vous communiquais mes impressions personnelles, parce que vous voulez bien m'honorer de votre amitié, de vos conseils et que, souvent, nous avons philosophé ainsi, en prenant des exemples sous nos yeux, sur l'état actuel, un peu étrange, n'est-ce pas? de notre Société. Ecoutons donc les causes intimes, les crises d'âmes, que nous ne connaissons jamais qu'imparfaitement, et tenons-nous en à ce résultat, très précis, que le comte Valadin possède titre, fortune, petite gloire, importance politique, et qu'il les a à peu près pris au marquis d'Auseraie, qui n'a plus qu'une ombre de tout cela.... Et, selon vous, mon prince, les d'Au-